



Héliodore Fortin (1889-1934), "Grand Résurrecteur"

Armand Yon, D.PH., L. ès L.

Numéro 31, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079693ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079693ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon, A. (1966). Héliodore Fortin (1889-1934), "Grand Résurrecteur". *Les Cahiers des Dix*, (31), 213–242. <https://doi.org/10.7202/1079693ar>

Héliodore Fortin (1889-1934), "Grand Résurrecteur"

Par ARMAND YON, D.P.H., L. ès L.

Il y a quelque quarante ans, les Canadiens français ne faisaient guère parler d'eux à l'étranger. Notre peuple était encore regardé comme l'un des plus conservateurs du monde, l'un des plus rangés et sûrement l'un des plus respectueux de l'ordre établi, tout ce qu'il y a de plus *law-abiding*, comme on dit si bien en anglais.

Cela allait changer ! . . . Cependant, il se trouva toujours parmi les nôtres des dissidents, des non-conformistes. Certains sont connus et ont trouvé en temps et lieu leur biographe; mais, on semble avoir oublié Héliodore Fortin, natif de la Beauce, qui, prétendant faire mieux que le Christ, fonda en 1926 son *Résurrectoir*, — et à Paris, encore !

Comme tant d'autres, il eut son Egérie, conseillère, sans doute, mais éminemment dynamique et persévérante.

C'est *d'elle* que nous parlerons d'abord.

I. DEUX CARACTÈRES

Elle était la soeur de Constantin-Weyer.

Au baptême, elle avait reçu les prénoms de Daisy-Marie, et c'est Daisy qu'on l'appelait dans sa famille. La forme française de « Marguerite » ne lui sera attribuée que plus tard . . . Et celui qui, indirectement, forgea sa destinée et l'entraîna dans des aventures bien imprévues, ce fut son frère Maurice, le futur auteur d'*Un homme se penche sur son passé*.

On était alors en 1904. Le gouvernement canadien entretenait à Paris une agence d'immigration qui menait tambour battant sa campagne pour le peuplement de l'Ouest. Le pays était magnifique ! la terre, pour rien ! On acquittait le prix de son *homestead* sans s'en apercevoir ! . . . Les Constantin se laissèrent convaincre.

Ces Constantin avaient été riches. Le père, officier de cavalerie, avait dû prendre prématurément sa retraite, à la suite d'une blessure grave. La famille s'était installée à Langres. Alphonse Constantin y dirigeait un journal d'opinions royalistes. Trois enfants lui étaient nés : une première fille, Marie-Laure, en 1879, puis Maurice, en 1881, et enfin Daisy-Marguerite, arrivée sensiblement plus tard, en 1889. Leur éducation fut des plus soignées : Maurice eut un abbé précepteur, qui deviendra dominicain, tandis qu'une gouvernante allemande et une institutrice anglaise étaient chargées des deux filles.

La santé du père devait décliner rapidement. Il mourut en Provence, et Mme Constantin ramena les enfants à Paris pour parfaire leur éducation. Elle eut bientôt le malheur de perdre une grande partie de sa fortune.

Maurice, dès ses plus tendres années, s'était fait remarquer par sa turbulence. Il ne semblait rêver que plaies et bosses, si bien qu'on l'avait surnommé *Simoun*. Un de ses grands-oncles, pour qui il éprouvait beaucoup d'admiration, lui avait communiqué son goût pour la chasse et l'aventure. A la mort de son père, c'était déjà un jeune homme, et il devenait automatiquement le chef de la famille. Ce titre, joint à son charme personnel, le fit écouter lorsqu'il proposa aux siens d'aller s'établir dans cet Ouest canadien dont les prospectus disaient merveilles.

Les hommes s'embarquèrent au Havre le 20 juillet 1904 sur le paquebot *Halifax*, — les hommes, c'est-à-dire Maurice et le fiancé de sa soeur Marguerite, Raoul de Villario. On ne laissait en France que l'aînée des filles, déjà mariée au frère de Raoul.¹

1. M. Donatien Frémont, Français qui vécut de nombreuses années dans l'Ouest, ajoute ce curieux détail que Maurice, non seulement souffrit du mal de mer, mais contracta une typhoïde qui obligea l'équipage à le débarquer à Grosse-Ile, où on le soigna jusqu'au moment où il put aller rejoindre son futur beau-frère au Manitoba. Sur le *Ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, 1932.

Au fort de l'hiver, les deux femmes partirent à leur tour, emportant les débris de la fortune paternelle. Bien plus tard, Marguerite écrira : « Je quittai la France sans trop de regrets, avide d'inconnu, riche d'amour et d'espérance ».²

L'emplacement choisi était à Saint-Claude, dans la vallée de l'Assiniboine, à environ soixante milles de Winnipeg. Le gouvernement avait concédé à des religieux français, les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, des terres que ceux-ci revendaient à tempérament aux colons.³

Dès le 4 mars 1905, les jeunes fiancés se mariaient dans la petite église en planches. C'est le père-curé, Dom Claude Massonat, qui leur donnait la bénédiction nuptiale.

Ce que furent les débuts, à la fois difficiles et pittoresques, de ces apprentis Canadiens, qui ne savaient ni traire les vaches, ni baratter le beurre, ni cuire le pain, nous l'avons raconté ailleurs,⁴ d'après les souvenirs personnels de Marguerite. Les Constantin-Villario habitèrent d'abord une fort jolie maison, « peinte en vert et jaune, avec un toit rouge vif, qui semble sortir d'une boîte de jouets de Nuremberg ». Malheureusement, ils devaient trop souvent recourir à la main d'œuvre extérieure, faute d'expérience et aussi — disons-le franchement — d'ardeur au travail, car Maurice lui-même n'avait nullement l'étoffe d'un cultivateur : ses principales occupations étaient la chasse, la pêche et . . . la lecture !

Ainsi, aux frais généraux d'entretien venaient s'ajouter les salaires payés à des « engagés » qui cultivaient la terre et soignaient les animaux. Au bout d'un certain temps, les maigres ressources de la famille furent épuisées, alors qu'il restait encore cinq versements annuels à acquitter, chaque premier novembre. Il fallut renoncer à cette belle propriété, prendre plus petit, mener désormais la rude existence du défricheur . . . On s'y fera. Le gibier est ce qui manque le moins.

2. Dans *Une femme se penche sur son passé*, p. 18, — autobiographie dont nous aurons à reparler.

3. De M. Frémont encore nous tenons les précisions suivantes : au printemps de 1905, les Constantin-Villario achetèrent une « section » (soit 640 acres) au prix de \$6,000, dont la moitié fut payée comptant, le reste devant être acquitté par versements.

4. Cf. *La Revue de l'Amérique française*, XIX, no 3 : 450-452.

Maurice et Raoul sont d'intrépides chasseurs qui ne rentrent jamais le carnier vide. A la maison, les femmes s'affairent, pour rendre agréable la vie au foyer.

Les fermes sont clairsemées, à plusieurs milles, parfois, les unes des autres et les chemins ne sont souvent que d'immondes fondrières. N'importe, on arrive à voisiner. D'abord, on se retrouve le dimanche à l'église, entre Canadiens français et Français de France, et, après la messe, on s'attarde volontiers pour échanger les nouvelles.

Puis, il y a les fêtes qui reviennent chaque année. Chez les Canadiens, la Saint-Jean-Baptiste est marquée par de grandes démonstrations de caractère à la fois religieux et patriotique. Même dans cette lointaine brousse, on veut un cortège avec le bel enfant et l'agneau traditionnels. Le soir, il y a banquet, et ceux qui se sentent en verve peuvent discourir tout à leur aise. Une année notamment, Marguerite avait remarqué un jeune Canadien français venu du Québec et qu'elle nomme « Réal Loranger ». Il prit la parole et démontra la nécessité, pour ses compatriotes, de garder dans toute sa pureté le dépôt sacré de la langue française.

De son côté, la petite colonie française fêtait avec tout l'éclat possible son 14 juillet. On pavoisait aux trois couleurs, on organisait un bal « monstre » et la soirée se terminait par le chant de *la Marseillaise*. En général, le clergé boudait ces manifestations, et le curé, bien que Français, ne se montrait pas. Marguerite pense qu'il avait reçu des ordres supérieurs, car l'Archevêque, Mgr Langevin, passait pour n'aimer guère les Français de France : « Ce n'est bon qu'à faire des pioupious ! » disait-il ironiquement. Marguerite donne encore une autre explication : son jeune mari, comme Maurice et certains autres de leurs « pays », était, observe-t-elle, d'« esprit voltairien ». Tout en manifestant aux « Messieurs prêtres » une parfaite courtoisie, « il refusait de payer à l'église la dîme imposée : « Je veux, disait-il, donner quelque chose, mais quand je le voudrai et comme il me conviendra. »⁵

Ce n'était pas tous les jours fête. Chaque saison ramenait ses travaux et ses peines, — les battages, par exemple : un voisin affirmait que c'était « un tue-femmes ». Certes, les hommes se chargeaient des plus gros ouvrages : c'est eux qui traînaient au lieu choisi le bruyant

5. Une femme se penche... : 46, 54-56.

engin à vapeur, eux qui transportaient à pleines charrettes le fourrage et eux encore qui alimentaient la batteuse. Mais les femmes devaient nourrir tout ce monde, apprêter les quartiers du boeuf qu'on venait d'abattre, cuire des piles de pain doré, entasser des montagnes de tartes, puisque, comme le remarque notre amie, l'ouvrier canadien demande à être bien nourri. Il lui faut d'énormes tranches de rosbif, de plantureux steaks, mais il veut aussi un dessert copieux ». Et, « quand les batteurs, bien lestés, allaient se reposer sur les bottes de foin, il fallait débarrasser en hâte, préparer la table pour le repas suivant, éplucher des seaux de pommes de terre, celles-ci devant être servies toujours en abondance avec les viandes. Bref, il était minuit lorsque nous pouvions enfin aller nous coucher, et, dès quatre heures, nous étions debout, préparant le premier déjeuner, aussi important que les autres repas ».

Les hivers passaient rapidement. Il s'agissait d'abord de se bien précautionner contre le froid. On sortait de la remise les doubles châssis; on « renchaussait » le « solage » de la maison d'une couche épaisse, moitié terre, moitié fumier, les lits étaient garnis de draps de flanelle et recouverts de lourdes « robes » de fourrure. Pendant que « les deux chasseurs, bravant les intempéries, s'adonnaient à leur plaisir et que le « chauffeur » répandait dans la maison une forte chaleur, » les dames enfin se reposaient en lisant et faisant de la musique.

A un moment donné, les Constantin-Villario connurent une « série noire » : ils perdirent coup sur coup deux de leurs plus belles vaches; la grêle, « terreur du fermier », compromit gravement leurs récoltes. Pour comble de malheur, trompés par un maquignon sans scrupule, ils acquirent au prix fort un plantureux étalon qui « malgré son pedigree officiel, ne devait jamais reproduire le plus minuscule poulain ».

Une fois de plus, la roue de la fortune allait tourner et nos amis connaître des années plus prospères. On en vint même à ne regarder le homestead que comme une annexe champêtre. On avait pu acheter deux lots à l'extrémité du village et, sur l'un d'eux, construire une jolie petite maison où Marguerite vivait avec sa mère et Marcelle, fille de Maurice, âgée en 1914 de trois ans.⁶

6. Le 8 novembre 1910, Maurice avait épousé à Saint-Daniel Dina Proulx, une fort jolie métisse. Ils vivaient au nord de Saint-Claude (cf. D. . Frémont, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*).

« Nous étions tranquilles et heureux, écrira-t-elle, lorsqu'un coup de tonnerre éclata dans notre ciel bleu et changea de nouveau notre destin »⁷. Ce coup de tonnerre, c'est la *Free Press* de Winnipeg qui en apporta l'écho en annonçant la déclaration de guerre.

Aux premières nouvelles, Maurice accourut tout galopant du Grand Nord. Une liste de volontaires fut ouverte à l'hôtel de Saint-Claude, et il s'inscrivit en tête, bientôt suivi d'une trentaine de ses compatriotes, Raoul compris.

La veille du départ, un banquet réunit les partants et leurs familles. Depuis quelque temps, le chemin de fer desservait Saint-Claude, et, le grand jour venu, une partie de la population se porta vers la gare pour acclamer les recrues et leur souhaiter bon voyage. Et le train s'ébranla aux cris de « Vive la France ! »⁸

★ ★ ★



Le moment est venu de parler de *lui*.

Septième enfant d'une famille qui allait en compter dix, il reçut à son baptême, le 13 février 1889, les prénoms de Joseph-Ludovic-Hilarion-Héliodore . . . Il aurait pu s'appeler Hilarion comme son parrain, ce qui n'eût pas été déjà si banal, mais c'est *Héliodore* qui prévalut, par le choix, sans doute, de la mère.

Héliodore — *don du Soleil* — c'était vraiment un prénom ambitieux ! Ce frêle enfant blond, aux yeux d'un bleu intense, qui le porterait, allait l'illustrer à sa manière.

Son père, Cyprien Fortin, appartenait à une vieille famille de Saint-François — aujourd'hui, Beauceville, — centre important de cette Beauce canadienne, plus accidentée mais moins fertile que sa contre-partie française. La mère, née Morin (Ludivine), était, au dire de ceux qui la connurent, « une vraie femme de cultivateur », forte, courageuse et foncièrement chrétienne.

7. *Une femme se penche* . . . : 73.

8. D'après M. Frémont, Saint-Claude comptait en 1914 130 familles françaises, et le nombre des volontaires s'éleva à 115.

Cyprien Fortin était marchand général. Très considéré, il fut à plusieurs reprises maire de sa petite ville, et même, à la fin du siècle dernier, préfet de la Beauce. Leur vaste maison « à pignon », qui existe encore — malheureusement transformée — s'élève sur la rive-ouest de la Chaudière, rivière turbulente et capricieuse, qui arrose le plus souvent le comté, mais parfois aussi l'inonde par ses débordements.

La petite enfance d'Héliodore fut celle de tous ses camarades. Il aimait jouer et courir, tantôt autour de la maison, tantôt sur les bords de la Chaudière, enjambée en face de l'église par un pont de bois datant de 1885 et qu'allait bientôt emporter la terrible débâcle de 1896⁹.

Il atteignit ainsi sa septième année et entra dans ce qu'on est convenu d'appeler l'âge de raison. Fréquentait-il déjà la petite école ? C'est peu probable, car on ne se hâtait guère autrefois de commencer les classes. Au cours de ces quelques années, il avait vu naître autour de lui et grandir une soeur¹⁰, un frère, et encore deux petites soeurs; mais son compagnon de jeux habituel demeurait Paul-Emile, son aîné de deux ans.

Pour ces petits Beaucerons, un grand pôle d'attraction était la scierie à vapeur — le « moulin à scie » — établi sur l'autre rive, un peu au-delà de ce qui allait devenir Beauceville-Est : elle était la propriété de la compagnie P.-F. Renault et serait vendue plus tard à Adolphe Doyon¹¹. Les enfants se plaisaient à voir les billes descendant le courant, puis, happées par les griffes de la chaîne sans fin, amenées jusqu'à la scie circulaire qui allait, à grand bruit, les débiter . . . Oh ! c'était bien défendu — une affiche le disait — et, dès qu'on les apercevait, on les chassait comme des mouches, mais, naturellement, comme des mouches aussi, ils revenaient vers ce spectacle qui les enchantait.

Puis un jour se leva pour le petit Héliodore qui allait marquer la fin de cette existence libre et heureuse. Ce jour débuta tout comme les

9. Hare (John) & Provost (Honorius), *La Nouvelle-Beauce* (publication no 5 de *Voirie et Peuplement au Canada français*, Société historique de la Chaudière, Québec, 1965).

10. Aujourd'hui religieuse dans une communauté de Lyon.

11. Détails aimablement fournis par Me G.-F. Turgeon, N.P., Beauceville-Est.

autres . . . Avec son frère, il s'était rendu une fois de plus jusqu'au moulin. Pour l'instant, on n'entendait que le grincement de la scie. Des billes se balançaient mollement dans la rivière, attendant qu'on les hissât. Comme il l'avait fait souvent, Héliodore s'amusait à faire tourner avec ses mains une grande roue. Cette espèce de volant, qu'une autre roue plus petite mettait en mouvement par friction, faisait partie du système à monter les billes. Et le tout devait être actionné à distance par un levier.

Justement le mécanicien en charge venait de voir les enfants. Il leur cria de s'en aller, et ils s'éloignèrent . . . Pas pour longtemps ! et Héliodore put reprendre son jeu favori . . . Hélas, à ce moment même, le mécanicien appuyait sur son levier, et les deux mains de l'enfant se trouvèrent coincées dans le V formé par les roues au point de contact.

Le cri affreux qu'il poussa fut entendu de loin. La machine stoppa. On accourut, mais il était trop tard : la main droite avait été emportée ; de la gauche, bien atrophiée, il ne restait que le pouce et la première phalange de l'index.

Il fallait faire vite. Un ouvrier vigoureux saisit dans ses bras le petit corps pantelant, et, aussi doucement que possible, le porta en voiture chez le médecin le plus proche. On ne pouvait songer, comme on le ferait aujourd'hui, à conduire le blessé à Québec ou à Lévis : le chemin de fer n'était qu'à dix-sept milles, mais ces villes paraissaient alors bien lointaines ! On dut donc se contenter des « moyens du bord », et ils étaient plutôt sommaires. Les deux membres meurtris furent enveloppés de linges enduits d'antiseptiques et bien serrés « pour arrêter l'épanchement du sang » (mais, paraît-il, on dut par la suite, pour éviter la gangrène, pratiquer l'ablation du peu qui restait du poignet droit : il ne demeura plus qu'un moignon).

Comment imaginer le désespoir des parents ? Tandis qu'on le pensait, Héliodore vit tout à coup son père — homme fort, dur même — pleurer comme un enfant. Cela le frappa si vivement, avouera-t-il plus tard, qu'il cessa de souffrir . . . Et la mère, à son tour, racontera le rite pénible qu'il fallut bientôt accomplir : réunir dans une boîte garnie d'ouate ces pauvres lambeaux de chair humaine, et les enterrer au cimetière.

La consternation régnait à Saint-François. Chacun y allait de ses commentaires. Certains trouvèrent que la surveillance, à la scierie, n'avait pas été suffisante. Les bambins et fillettes dans l'habitude de s'éloigner furent dûment morigénés par leurs parents et menacés du sort du petit Fortin. Il y eut aussi des habitants pour conclure, dans leur bon sens quelque peu brutal : « Plutôt que de vivre estropié comme ça, vaudrait mieux mourir ! »

Et pourtant Héliodore survécut . . . Avec le temps, les plaies se cicatrisèrent. Mais, finies les joyeuses escapades, adieu les courses par les champs et les bois ! Ses camarades le regardaient avec une curiosité mêlée de crainte. Les enfants sont inconsciemment cruels, les garçons surtout. En présence d'Héliodore, certains demandaient aux autres : « Avez-vous vu ses mains ? » et l'enfant était prié de produire ses pauvres membres déchiquetés.

A cause de cela, les débuts à l'école furent douloureux; mais, petit à petit, le jeune infirme sentit s'éveiller en lui le goût de l'étude. Au moins, elle lui permettait de se retirer seul, dans son coin, et les livres lui ouvraient un monde merveilleux, incapable de le heurter. A la maison, il retrouvait le bon regard et la sollicitude de sa mère. Aux repas, la viande lui était toujours servie coupée, on avait pour lui des égards auxquels ne pouvaient aspirer ses frères et soeurs.

Chez lui comme chez la plupart des handicapés, la nature se montrait ingénieuse, pleine de ressources. Au bout d'un certain temps, il en vint à pouvoir écrire avec le peu qui lui restait de la main gauche. Il arrivait même à nouer les cordons de ses chaussures.

A dix ans, il fit sa première communion et fut confirmé. Comme il paraissait sérieux et se tenait toujours bien, il fit partie du groupe d'enfants de chœur et servit souvent les messes paroissiales.

Et c'est ainsi qu'il grandit et devint un jeune homme d'une taille élancée et d'une conversation agréable, quand il voulait bien ouvrir la bouche. Il y avait même dans sa façon de s'exprimer quelque chose de solennel, de sententieux, qui semblait annoncer le prédicateur. Les jeunes filles l'écoutaient volontiers, mais il sentait que, chez elles, la compassion primait tout autre sentiment, et qu'il ne saurait jamais être aimé d'elles comme ses frères et ses quelques amis.

Parfois, un livre sous le bras, il s'enfonçait dans les bois avoisnants. Ces moments étaient les plus reposants de son existence.

« Certes, j'ai souffert physiquement, surtout moralement, avouera-t-il. Eloigné des jeux des enfants de mon âge, je vivais dans une solitude farouche, loin des fêtes et des bruits du monde. C'est ici, dans ce petit bois, que j'ai passé des heures de ma vie à rêver, à lire et à méditer. Et je sais maintenant que, sans ma disgrâce corporelle, je n'aurais peut-être jamais connu les joies délicates et enivrantes de l'esprit. Aurais-je été attiré par les livres et par les grands penseurs ? »¹²

N'importe, il se sentait bien esseulé . . . Byron avec sa boiterie, Marcel Proust avec son asthme chronique, Somerset Maugham avec son bégaiement, n'avaient pu être « comme les autres » : de même Héliodore Fortin, sur un plan plus modeste, ne pouvait se sentir un être normal.

Et jamais il ne parut résigné. Même à la fin de sa vie, montrant ses pauvres membres atrophiés, il lui arrivait de demander à tout venant : « Pourquoi moi, et pas un autre ? pourquoi ? . . . »

Tel était donc Héliodore Fortin vers l'âge de vingt-cinq ans : autodidacte replié sur lui-même, aigri souvent, mais, malgré tout, plein d'idéal et d'aspirations généreuses mal définies.

Comme nous le verrons bientôt, son nom demeure inséparable de celui de Marguerite Constantin, cette Française de même âge, élevée dans toutes les délicatesses, mariée trop jeune et un peu par convenance au frère de son beau-frère; transplantée au Canada, où elle devra faire face à de rudes réalités, que d'ailleurs elle surmontera, grâce à un fond insoupçonné de courage et d'énergie.

On se demandera comment deux êtres aussi différents — pour ne pas dire disparates — par les origines, le caractère et l'éducation, ont pu se rencontrer, s'éprendre l'un de l'autre, enfin unir leurs destinées dans une oeuvre commune désintéressée et souvent ingrate.

De la rencontre, le hasard, ce grand entremetteur, s'était déjà chargé.

L'amour ferait le reste.

12. Confidences faites à Marguerite Constantin (*Une femme se penche . . .* : 171.)

II. RENCONTRE

Après avoir reconduit Maurice et Raoul à la gare de Saint-Claude, Mme Constantin et Marguerite rentrèrent mélancoliquement chez elles.

Leur situation devenait difficile, d'autant plus que Marguerite a soin de nous avertir que les hommes étaient partis *avec la caisse* ! Dans un chapitre intitulé *Seules*¹³, elle nous fait part des divers problèmes qui se posèrent aussitôt. On était en août. Le foin avait mûri, il fallait le faucher et aller le vendre à Portage-la-Prairie, où il pouvait rapporter une assez jolie somme. Elles crurent bien faire en chargeant de ce travail un de leurs voisins. Mal leur en prit : ce nommé Ouellette, un métis, vendit bien la récolte, mais en convertit sans tarder le prix en gin et en brandy, qu'il but sans doute à la santé de ces dames.

C'est alors que celles-ci, tout naturellement, songèrent à ce Réal Loranger qui s'était distingué par son patriotisme, un soir de Saint-Jean-Baptiste, et projetait même, assurait-on, d'ouvrir un bureau d'affaires à Saint-Claude : il n'était autre qu'Héliodore Fortin qui, n'ayant pas trouvé d'emploi intéressant dans la région de Québec, était venu jusqu'au Manitoba en quête de travail. Dans son livre, Marguerite éprouve le besoin de « gazer » certains épisodes amoureux dont elle fut l'héroïne. C'est pourquoi Héliodore y apparaît sous les traits de ce Réal, tandis qu'elle-même devient la jeune et sympathique Corinne.¹⁴

Y eut-il déjà intimité entre eux avant le départ du mari ? Peut-être point. Mais il est certain que, peu après, ils étaient l'un à l'autre. Tout en causant, ils avaient découvert qu'ils étaient nés le même jour — le 12 février 1889 — et, pour des sentimentaux comme eux, c'était là comme un premier signe de prédestination ! Ils avaient d'ailleurs à peine vingt-six ans : entre ce jeune homme qui, jusque-là, ne s'était

13. *Une femme se penche* . . . : 77-81.

14. Lettre de Marguerite Constantin à l'auteur : « Je pense que dans Réal vous aurez reconnu Héliodore Fortin, et je ne vous cache pas que, dans Corinne, j'ai mis à la fois beaucoup de moi et beaucoup d'une ravissante jeune Canadienne française dont Réal fut, je crois, assez amoureux . . . » (Nice, le 23 mai 1947).

pas senti aimé et cette gracieuse « veuve » de guerre, la passion ne pouvait que s'allumer. Aussi, plus tard, notre Corinne dira-t-elle à son Réal : « C'est toi qui m'as ouvert les portes de l'amour. Mon mari, au seuil de ce royaume enchanteur, faillit blesser mon âme à jamais »¹⁵.

Les occasions de se voir ne manquaient pas. Souvent, on discutait avec Mme Constantin la situation matérielle, pour la retourner dans tous les sens, et, finalement, il fut décidé qu'on quitterait la brousse pour la ville, où il serait plus facile aux femmes de se débrouiller. On vendit donc tout ce qui restait de meubles et d'ustensiles. Guidées par leur dévoué factotum, les deux dames s'acheminèrent avec la petite Marcelle vers Winnipeg. Elles devaient y demeurer six mois.

Là, au moins, elles respiraient... Dès son arrivée au Canada, Marguerite avait eu à souffrir de ce qu'elle nomme la « pudibonderie » anglo-saxonne, lorsqu'à l'hôtel, Mme Constantin et sa fille avaient admis dans leur chambre le fiancé Raoul : elles avaient été tout simplement priées par le gérant de reboucler leurs malles !... On imagine que les relations illicites des jeunes gens n'étaient pas restées longtemps ignorées de la population saint-claudienne. Les langues allaient leur train, et il y eut même quelques menus scandales, provoqués par des esprits jaloux et brouillons. Seulement, il fallait vivre, même à Winnipeg, et Marguerite dut renoncer à trouver un emploi dans cette grande ville en plein essor : de son propre aveu, elle ne savait pas assez bien l'anglais. En principe, la mère devait se charger du ménage et du soin de l'enfant, mais, d'après M. Frémont, Mme Constantin publia aussi quelques articles dans le journal français de la région.

Au printemps, ce fut le départ pour Montréal. Marguerite fit à regret ses adieux à l'Ouest canadien, qu'elle avait sincèrement aimé. On loua un petit appartement, rue Saint-Denis à l'angle de la rue Ontario, dans un quartier qui était fréquenté — et n'a pas cessé de l'être — par notre « colonie » française... Avant toute chose, la jeune femme se préoccupa de découvrir un gagne-pain, et, n'ayant aucune notion d'un travail de bureau, elle pensa que c'était encore comme vendeuse de grand magasin qu'elle avait le plus de chances. Elle réussit en effet

15. *Une femme se penche...* : 176.

à se placer dans un magasin à rayons, « genre Samaritaine », de l'est de la ville, mais, à quel salaire ! On donnait, paraît-il, aux débutantes quatre dollars par semaine; on lui en accorda six !

Entretemps, les Constantin apprirent que Maurice avait reçu la médaille militaire, ce qui fut une cause de grande joie au foyer. Vers la Noël, Héliodore fit son apparition à Montréal, ayant aussi quitté l'Ouest pour de bon. C'était vraiment une période de surprises ! Bientôt était annoncé un « colis fort précieux, soigneusement étiqueté » et provenant de Winnipeg, lequel n'était autre que René, le petit frère de Marcelle, âgé de trois ans¹⁶ : cadeau bienvenu, certes, mais une bouche de plus à nourrir !

Marguerite et Héliodore (qui s'était retiré à l'hôtel), profitèrent du « temps des fêtes », toujours exaltant, au Canada, pour visiter ensemble Montréal. Puis, la jeune femme découvrit un travail plus rémunérateur : il consistait à terminer des robes pour la maison de confection Almy, et elle arriva à se faire ainsi jusqu'à douze dollars par semaine.

Dans leurs conversations, Héliodore chantait sur tous les tons les beautés et les charmes de sa Beauce natale. Au printemps, il fut décidé que Marguerite se rendrait à Beauceville pour les « sucres », l'invitée de la famille Fortin. Elle nous a laissé de cette visite mémorable un tableau fidèle et vivant. Présentée comme « une jeune dame française établie dans l'Ouest », elle fut accueillie en toute simplicité et candeur par les parents.

Le jour de Pâques, après la grand-messe, on se trouva vingt-cinq à table chez le maire Cyprien Fortin, père d'Héliodore. Marguerite avait pour voisin l'abbé D'Amours, cousin du maire, écrivain et polémiste bien connu. Il lui proposa d'aller travailler à la rédaction du *Droit*, d'Ottawa.

Mais la jeune Française fut surtout impressionnée par l'attitude de Mme Fortin. « C'était, écrivait-elle, une femme encore très belle, d'une rare distinction et d'une sensibilité extrême. Ses préférés, après

16. Maurice eut au Canada trois enfants, dont l'un mourut en bas âge. Lui survivent : Marcelle, mariée puis divorcée; René, qui habite l'est de la France, et se distingua à la dernière guerre, où il perdit une jambe. Jusqu'en 1928, le romancier fut connu sous le seul nom de Constantin : c'est après son prix Goncourt que, voulant associer sa seconde femme à son succès, il ajouta le nom de famille de celle-ci au sien, et devint *Constantin-Weyer*.

les membres de sa famille et ses proches, étaient les êtres souffrants, les pauvres, les animaux. Elle était leur providence. Elle avait donné plus d'amour et de soins à Réal (Héliodore) qui était infirme, qu'à ses autres enfants »¹⁷.

Le lendemain, on se rendit enfin à la cabane à sucre, « chez le père Bolduc, le plus fameux des érabliers de la Beauce ». Des tonnes d'eau d'érable bouillaient dans d'immenses chaudrons, et les invités y trempaient des boules de neige, pour les retirer toutes ruisselantes de « tire » . . . Marguerite causa avec le maire Fortin, qui lui apprit que l'érable servait à faire des meubles, des pianos, des buffets d'orgue, et que ses cendres entraient dans la confection du meilleur charbon de bois. Le père d'Héliodore lui dit encore : « La guerre a purgé notre pays d'un bon nombre de vauriens, mais je lui préfère de beaucoup la paix, source de fécondité, de prospérité et de bonheur »¹⁸.

De son côté, le père Bolduc insista pour qu'on allât admirer « le roi de son érablière », un arbre superbe . . . Mais on pense bien qu'après avoir goûté toutes les friandises à l'érable, nos amoureux trouvèrent le moyen de s'isoler pour se dire des choses que devaient ignorer les profanes. Cependant, tout semble s'être passé correctement sans que personne ait soupçonné la nature de leurs relations.

En quittant la Beauce, ils se dirigèrent vers Québec et séjournèrent dans la vieille Capitale pour la visiter. Puis Marguerite se rendit à Ottawa, où elle entra effectivement à la rédaction du *Droit*, mais pour peu de temps, car elle eut la bonne fortune de rencontrer le consul de Belgique, qui justement cherchait une employée pour le classement de ses archives. Là, non seulement elle fut mieux rétribuée, mais la femme du consul lui témoigna une sympathie qui devint vite de l'amitié.

A son tour, Héliodore vint s'installer à Ottawa. Il eut à sa disposition la riche bibliothèque du Parlement et put ainsi satisfaire son penchant de plus en plus marqué pour l'étude et la lecture. Il dévora, sans beaucoup de discernement ni de méthode, des piles d'ouvrages sur les sciences, les voyages, l'histoire, mais s'attarda plus volontiers à la vie des penseurs et à l'exposé des divers systèmes philosophiques.

17. *Une femme se penche* . . . : 144.

18. *Ibid.* : 145.

Déjà, quand Marguerite habitait Montréal, il avait assisté avec elle à l'inauguration de la nouvelle bibliothèque municipale par le maréchal Joffre, sans compter qu'il passait de longues heures dans la salle de lecture de la bibliothèque Saint-Sulpice, ouverte au public depuis 1914.

A Ottawa, les deux amis prenaient leurs repas ensemble à une pension de famille, tenue par une vieille Irlandaise que Marguerite appelle miss Carter. Cette vertueuse personne prétendait séparer les couples même mariés, pour faire manger les hommes et les femmes dans deux salles différentes. On devine qu'Héliodore et Marguerite ne se conformèrent pas à cette règle vraiment draconienne. Il en résultera de fréquentes prises de bec, et notre Française déplorera que « ce puritanisme étende ses tentacules dans tant de milieux » !

Les dimanches de la Capitale, avec leur suspension de toute activité, leur semblaient bien mornes. Aussi passaient-ils souvent le pont pour se rendre à Hull, « ville québécoise où l'on pouvait boire vin et bière », ce dont les autres provinces étaient privées par le fait de la loi de prohibition. On allait parfois aussi à Rockliffe par le chemin de fer. « Le parcours était sauvage, grandiose. D'immenses roches grises, couronnées de sombres sapins, auxquels s'accrochait toute une végétation de plantes agrestes, surplombaient la voie. En une heure, nous arrivions ». « C'est là, ajoute Marguerite, que s'exerçaient les skieurs, et je vis pour la première fois leurs sauts vertigineux »¹⁹.

Elle qui, à Montréal, n'avait pu parvenir jusqu'à Joffre, fut plus heureuse lors de la visite du général Pau à Ottawa. Elle se faufila parmi les invités du Château-Laurier, et se présenta elle-même : « Mon général, dit-elle simplement, je suis Française ! » . . . Non seulement elle fut accueillie paternellement, mais, le lendemain, elle recevait la photo de l' « illustre guerrier » accompagnée d'une dédicace flatteuse.

L'année 1918, qui allait apporter au monde une paix grandement souhaitée fut aussi celle de la « grippe espagnole », et Ottawa, comme la plupart des villes, vit sa population décimée par le fléau. A l'hôtel de ville, une organisation fut rapidement mise sur pied, dans le but de venir en aide aux malades. On fit appel aux bonnes volontés, et, en s'inscrivant, Marguerite reçut un masque imbibé de désinfectant,

19. Une femme se penche . . . : 184.

et toute une série de recommandations. Elle semble avoir rempli avec dévouement, voire avec enthousiasme, son rôle d'infirmière bénévole; mais elle n'aimait pas l'affreux masque, dont la vue, assure-t-elle, faisait peur aux pestiférés.

A mesure que l'année s'avancait, on sentait venir la fin des hostilités. Les lettres des « poilus » se faisaient aussi de plus en plus optimistes. Et puis, ce fut l'armistice du 11 novembre . . . On songea dès lors à retourner en France. Pendant que Marguerite travaillait à Ottawa, Mme Constantin était demeurée à Montréal avec les enfants. Une amie française vint lui tenir compagnie dans son appartement, où sa fille lui rendait d'assez fréquentes visites. Cette fois, elle les rejoignit pour de bon, et l'on ne tarda pas à s'embarquer.

Malgré l'espoir de retrouver bientôt les siens, c'est le coeur gros que la jeune femme quitta son pays d'adoption, dont elle gardera toujours une certaine nostalgie. Quinze ans plus tard, elle écrira, avec une pointe d'emphase :

« O Canada ! je t'ai donné les plus belles années de ma vie, mais que n'ai-je pas reçu de toi en retour ?

Tu m'as appris à me soumettre à la dure loi du travail et à y trouver du charme. Qui donc a dit que le travail était une punition imposée par la Divinité ? Le travail accepté de bon coeur est une récompense, et le sel de la vie ! Le plus pur et le meilleur, c'est celui que j'ai fait de mes mains sur le homestead, qui nous rendait largement ce que nous lui donnions.

En France, je ne m'étais jamais mêlée au peuple. Je savais pour les avoir vus de loin dans leurs champs, que c'est par les travaux des paysans que nos tables étaient alimentées. J'avais parfois frôlé en passant l'ouvrier ou tâcheron. Mais, j'appris là-bas à les connaître, à les apprécier et à les aimer.

Ainsi, Canada, en me révélant la sainte loi du travail, tu me révélais en même temps la loi sacrée de la fraternité »²⁰.

20. *Une femme se penche . . .* : 196-197.

Sur la terre canadienne, elle laisserait cet Héliodore qu'elle avait aimé et qu'elle aimait toujours . . . Leurs adieux furent pénibles. On se jura fidélité, on promit de se revoir. Quand ? où ? il était encore trop tôt pour le prévoir.

A Paris, Mme Constantin était attendue par sa famille, sa fille mariée, sa nièce. La démobilisation rendit à Marguerite son mari; Maurice, tout chamarré de décorations, put embrasser ses deux enfants.

Que fut dès lors la vie conjugale du ménage Villario ? En apparence, les bons rapports se prolongèrent au moins jusqu'en 1920, alors que Raoul et Marguerite prennent part conjointement à une transaction immobilière. Lui connaissait-il déjà l'idylle de sa jeune femme avec le Canadien ? S'il l'ignorait, Marguerite était bien capable de tout lui raconter, de lui avouer qu'elle n'aimait plus que l'autre. Toujours est-il que le mari remplacé demanda le divorce et l'obtint en 1922 ou 1923²¹.

III. L'OEUVRE COMMUNE



Marguerite s'estimait libre. D'ailleurs, l'échange de lettres entre elle et son ami n'avait jamais cessé : il redoubla après le divorce, et Marguerite persuada Fortin de venir la rejoindre à Paris.

Il dut passer l'Atlantique en 1924. Partisans l'un et l'autre de l'amour libre, ils ne jugèrent pas à propos de s'unir devant monsieur le maire. Si Marguerite, à cette époque, accola souvent le nom de son ami au sien, se faisant appeler « madame Constantin-Fortin », ce geste n'avait rien de légal.

Le coût de la vie, pour un Canadien, était peu de chose, en France, à cette époque : le franc allait toujours « baissant », jusqu'à la stabilisation (momentanée) de Poincaré, laquelle permettait de vivre très largement avec très peu de devises américaines ou canadiennes.

21. Il devait se remarier.

N'importe, il restera toujours un mystère dans la vie de Fortin : comment se procura-t-il l'argent nécessaire pour la traversée et les dépenses diverses qui s'imposeraient bientôt ? Certes, au Canada, on l'employait quelquefois à des écritures, à la garde d'un magasin et même comme maître d'école adjoint — le plus souvent par sympathie — mais ces menues besognes n'avaient pu constituer pour lui un pactole. Et, par ailleurs, nous savons que sa dignité personnelle lui aurait interdit — pour lui-même, du moins — toute espèce de mendicité. Marguerite, toujours portée à l'exagération, dira bien, plus tard, que son ami avait sacrifié à son oeuvre « toute sa fortune », mais de fortune il n'y avait pas l'ombre : les Fortin avaient élevé toute une nichée d'enfants, à une époque où l'on ignorait les « allocations familiales », et ils ne laissèrent pas d'héritage.

Une fois à Paris, que faisait Héliodore ? Ses abondantes lectures, qu'il avait naturellement prolongées après le départ de son amie, lui avaient donné une certaine connaissance du monde des livres. Avec l'aide de Marguerite, il trouva à bon compte un fonds de librairie, avec un petit appartement au rez-de-chaussée. C'était en plein Montmartre, au 5 de la rue Joseph-Dijon, une rue qui n'a que sept cents pieds de longueur.

Mais le côté commercial de l'entreprise n'était pas ce qui intéressait le plus le nouveau libraire. La collection qu'il avait achetée comportait une certaine proportion d'ouvrages sur l'occultisme et l'histoire des religions. Il y rencontra un supplément d'information sur une question qui le passionnait depuis longtemps. En effet, il croyait sentir en lui le « feu sacré », — celui dont brûlent les savants, les inventeurs, les grands fondateurs d'ordres. Mais comment s'imposer, avec cette infirmité qu'il déplorait tous les jours ? Normal, il se serait peut-être distingué, comme avocat ou homme politique, car il aimait l'éloquence ; mais, par suite de sa formation religieuse, il se croyait davantage appelé à une carrière apostolique, et, en théorie, il aurait pu, comme déjà deux de ses soeurs, entrer dans quelque communauté établie, ou encore en créer une nouvelle, se dépenser comme missionnaire, et, qui sait ? devenir un autre François Xavier . . .

Ce n'est pas le zèle qui lui faisait défaut ! Mais, puisque son état physique lui interdisait pareilles ambitions, il fonderait lui-même l'oeuvre à laquelle il voulait consacrer sa vie. Ce ne serait pas une

institution catholique ni strictement chrétienne, car, disait-il, il avait vu autour de lui trop de pseudo-chrétiens vivre contrairement à la loi du Christ. Et puis, comment lui, simple laïc, et infirme de surcroît, pourrait-il, dans le cadre des Eglises existantes, garder la haute main sur son oeuvre ? Or, son individualisme, exacerbé par son impuissance physique, exigeait qu'il fût le maître unique et absolu du nouveau culte.

C'est ainsi que, peu à peu, s'élaborait dans son esprit ce qu'allait être le Résurrectoir. Il en écarterait naïvement ce qui lui paraissait « défectueux » dans les cultes connus; par contre, il grouperait tous les éléments, toutes les doctrines qui avaient fait son admiration, au cours de ses lectures plus ou moins bien digérées. Dans un but d'éclectisme, toujours, et comme s'il ne voulait pas faire de jaloux ! — Fortin pensa pouvoir réunir dans son « temple » — c'est-à-dire dans l'arrière-boutique de la librairie — douze êtres divins, ou *demi-dieux* (pourquoi douze, comme les signes du zodiaque ? mystère !) Les voici tels qu'il nous les propose : Bêl, Ouitsilopochtly (divinité mexicaine), Mammon, Jehovah, Allah, Mithra, Osiris, Odin, Boudha, Brahma, Jupiter, Christ . . .

Oubliait-il qu'Allah et Jehovah ne font qu'un ? Toujours est-il que, sur les murs du temple, chacun de ces demi-dieux était représenté par un tableau dû au pinceau « visionnaire » du peintre-sculpteur Nicolas de Kalmakoff. C'était le « chemin » non pas de la croix, mais de la « divinisation », qui aboutissait à Dieu le Grand (immense tableau sur la cheminée). Certaines de ces images étaient d'un style fantastique, au point d'effrayer les enfants, — celle, par exemple, qui symbolisait Mammon : « Monstre vampire tout gavé d'or en sa gueule béante, dont les dents sont pourries par les vices, que des seins hideux provoquent pour les retenir de leurs griffes immondes »²². Par contre, Christ est décrit ainsi : « Symbole du triomphe de la liberté de conscience dans une âme libre » (*sic*). Sous chaque figure, on devait élever plus tard un autel, de telle sorte que les prêtres des divers cultes pussent venir officier. Disons que ce beau projet ne fut jamais réalisé.

Au fait, qui était Dieu le Grand ? A un visiteur qui lui posait la question, Héliodore répondit sans hésiter : « C'était vous jadis, et

22. *Guide du Résurrectoir* : 29.

vous le redeviendrez. Ce sera moi quelque jour, et je l'ai déjà été. Car, au cours de notre vie éternelle, chacun de nous passe successivement par tous les états possibles : le Français a été et sera Allemand, Japonais, Lapon. Le fasciste sera communiste et inversement. Le mendiant sera milliardaire. Et, de même, chacun de nous, au cours de l'éternité, a occupé et occupera à son tour le trône de Dieu le Grand. Le *chemin de la divinisation* est ainsi une série illimitée de montées et de descentes »²³ . . . Le nouveau culte admettait donc la métempsycose (ou transmigration des âmes) chère aux Egyptiens et à Platon. Peut-être allait-elle même jusqu'à préconiser la doctrine brahmanite — appelée *samsâra* ou métensomatose — qui comporte également la transmigration des corps.

Aussi bien n'avons-nous pas l'intention de faire ici un cours d'histoire des religions et de démontrer ce que Fortin emprunta tour à tour au bouddhisme, au brahmanisme, ainsi qu'à la théosophie et aux diverses formes de panthéisme : notre but est plutôt de dégager de ce fatras souvent nébuleux et incohérent la si curieuse physionomie du « fondateur ».

Son rôle personnel, Héliodore le définissait au même visiteur en ces termes : « La religion que j'ai fondée s'appelle le Résurrectoir, et j'en suis le prince des prêtres, sous le nom de Grand Résurrecteur ou de Divinisateur, et avec la qualité de Souverain Pontife des vice-dieux . . . Les mots de divinisateur et de résurrecteur s'expliquent l'un par l'autre : la divinisation, c'est une résurrection. D'où les noms de Résurrectoir et Résurrecteur »²⁴. Tout simplement.

Au surplus, on trouve les idées de Fortin résumées dans les quelques ouvrages qu'il eut le temps de publier : un *Guide* à l'usage des fidèles et un *Catéchisme* par demandes et par réponses. Il ne put terminer son *Rituel*, où se trahissaient les influences de sa formation catholique. En effet, les Statuts du Résurrectoir (article 32) prévoyaient que le clergé diviniste se composerait de simples résurrecteurs, de curés, d'évêques et même de cardinaux, répartis en diocèses²⁵. C'était naturellement lui-même, Héliodore 1er, qui assumait les hautes fonctions et les responsabilités du souverain pontificat.

23. Geyraud (Pierre), *Les Petites Eglises de Paris* (Emile-Paul, Paris) : 72.

24. *Ibid.* : 70.

25. *Ibid.* : 75.

Il avait pu, toutefois, mettre au point le costume d'apparat du Grand Résurrecteur — il le portait souvent à la ville — lequel consistait en « une soutanelle bleue à boutons de satin, tombant jusqu'au genoux. Au dessous, apparaissait un pantalon bleu à pattes serrées sur des guêtres blanches. A l'occasion, il jetait sur ses épaules une sorte de *cappa magna*, bleue comme ses autres vêtements »²⁶.

On pense bien qu'une telle tenue, lorsque Héliodore l'arborait dans le métro et sur les boulevards, ne pouvait passer inaperçue, même des Parisiens les plus blasés. Aux réceptions du Commissariat canadien, avenue Foch, son apparition suscitait également des « mouvements divers. »

Fondé officiellement en 1926, le Résurrectoir conut ses plus beaux jours de 1928 à 1932²⁷. Héliodore Fortin entra alors dans la quarantaine. Il se présentait sous l'aspect d'« un homme d'assez haute taille, mince, avec des traits nettement dessinés, d'abondants cheveux blonds relevés en arrière comme des flammèches, et des yeux merveilleusement bleus »²⁸.

Comme toute Eglise qui se respecte, le Résurrectoir voulut posséder ce qu'on nomme si volontiers, aujourd'hui, une « pastorale », c'est-à-dire un ensemble d'oeuvres destinées à venir en aide, spirituellement et matériellement, aux membres de la communauté. C'est à sa pastorale que l'oeuvre de Fortin dut son influence et sa popularité. Marguerite en avait été bombardée secrétaire et son action s'avéra prépondérante. Comme chacun sait, le Français qui abandonne le catholicisme traditionnel se tourne rarement vers un autre culte : il devient simplement indifférent ou agnostique. C'est le côté charitable du Résurrectoir qui toucha le coeur des Parisiens et lui gagna leur estime.

Ainsi que l'annonçaient ses prospectus, le nouveau culte avait pour devise : « Je donne tout ce que je reçois », et pour but de « soulager toutes les misères humaines, sans distinction de race, de religion, principalement parmi les mères et filles-mères délaissées »²⁹.

26. *Ibid.* : 70.

27. L'Association culturelle diviniste française (dont le Résurrectoir est l'Eglise) fut déclarée à la Préfecture de police de Paris le 24 juillet (récépissé no 1018) et publiée au *Journal officiel* le 27 juillet 1929.

28. Geyraud (Pierre). *Les Petites Eglises...* : 69.

29. Lettre-prospectus, 1938.

Tant qu'il exista, le système tint ses promesses, Marguerite s'attela à une tâche difficile : c'est elle qui recevait les demandes et veillait à ce que chacun pût être secouru suivant ses besoins. Cette élégante femme brune, d'un type nettement français, et qui avait été élevée si douillettement, ne craignait pas de s'aventurer dans les pires taudis pour y porter des dons et payer le plus souvent de sa personne. A la suite de la guerre, bien des épaves étaient venues s'échouer dans la grande ville : orphelins, femmes devenues veuves ou abandonnées de leurs maris, réfugiés de la province ou de l'étranger. Sans compter que les préjugés étaient encore tenaces contre les mères célibataires.

Heureusement, pendant cette période, qu'on a qualifiée d'« années folles », l'argent circulait abondamment, — un argent, sans doute, plutôt déprécié, mais qui gardait, en apparence du moins, un certain pouvoir d'achat. Les dons, les aumônes affluaient au Résurrectoir et ses organisateurs exercèrent autour d'eux une action vraiment bénéfique. Privée du bonheur d'être mère, Marguerite s'intéressait surtout aux enfants. Elle put, chaque été, en conduire un certain nombre en Provence, dans une belle propriété qui appartenait encore à sa famille.

Elle qui, déjà, avait accompli ce miracle de conquérir un être aussi sauvage qu'Héliodore, arriva même à le rendre presque sociable. Assez souvent, on le trouvait dans le petit square de Clignancourt, tout à côté de l'église Notre-Dame, entouré d'enfants habitués à la présence de l'infirme³⁰, du Canadien, qui leur parlait doucement, les interrogeant sur leur famille, leurs jeux, la marche de leurs études. Tous les parents n'étaient pas enchantés. Certains le considéraient comme bizarre, capable d'exercer un pouvoir maléfique (pour peu qu'ils eussent été Italiens, ils lui auraient trouvé le mauvais oeil !) Par contre, d'autres se disaient impressionnés par le « savoir » de ce grand primaire ! Ce qui est sûr, c'est qu'il n'était pas lui-même indifférent à l'opinion qu'on pouvait avoir de lui ! il aurait tout tenté pour se concilier quiconque lui eût semblé défavorable. Néanmoins, son désintéressement et son austérité ne faisaient de doute pour personne. Sa chambre à coucher, plus pauvre qu'une cellule de moine, contenait pour tout mobilier un grabat et une chaise bancale.

30. Il eut d'abord au bras droit un crochet, qui fut par la suite remplacé par une main artificielle, — non-articulée, bien entendu.

Drapé dans son imposant manteau bleu, le Grand Résurrecteur officiait deux fois la semaine, les mardi et jeudi soirs, entre huit et dix heures. (Il y avait souvent service supplémentaire pour les jeunes, le jeudi après midi.) Les prières qu'il lisait, après les avoir rédigées conjointement avec sa secrétaire, s'adressaient à Dieu le Grand et rappelaient incontestablement les oraisons du culte catholique... L'assistance n'était jamais très nombreuse, formée en grande partie de curieux, auxquels se joignaient des gens que l'oeuvre secourait ou avait secourus déjà de quelque manière; mais il y avait aussi de vrais partisans — des *fans*, eussent dit les Américains — qu'une telle mystique émouvait et qui restèrent fidèles au culte même après la mort du fondateur.

On avait beau vivre, au Résurrectoir, dans une atmosphère de « divinisation », chacun gardait son caractère. Et celui de Marguerite ne s'avérait pas toujours facile. Sentimentale, impulsive, sujette à de brusques sautes d'humeur, la secrétaire avait souvent les nerfs tendus, ce dont devaient souffrir ses collaboratrices bénévoles. Quant aux quémandeurs, ils avaient généralement à montrer patte blanche. Tel pouvait être reçu aujourd'hui à bras ouverts qui serait éconduit demain, parce qu'il avait cessé de plaire. Aussi, dans ce Montmartre où l'argot est langage courant, on disait que « la dame », suivant les circonstances, vous avait « dans la peau » ou « dans le nez » !

On lui reprochait aussi d'être trop sensible aux compliments, à la flatterie. Comme il arrive presque toujours dans les oeuvres charitables, des intrus, des pique-assiettes parvenaient à se faire bien voir et obtenaient ainsi des secours auxquels ils n'avaient nul droit. On disait alors que la dame était « grugée ».

Cependant, il y avait encore, au Résurrectoir, des jours de gaité et de soleil: mais ceux-ci se firent de moins en moins fréquents à partir de 1932. Les offrandes devenaient plus rares, les dévouements aussi. L'Europe éprouvait le contre-coup du grand krack américain de 1929. Pour amener un peu d'eau au moulin, Marguerite jugea bon de lancer une campagne de recrutement. Les exigences du Résurrectoir étaient modestes : le membre actif ne devait acquitter qu'un droit d'entrée de dix francs (soit quarante de nos sous !) Le membre « participant », cent francs, le membre d'honneur, mille, et enfin on devenait membre à vie moyennant la somme de cinq mille francs (\$20.) Qu'il y avait loin de là au "business" créé par le prophète Joseph Smith, fondateur

de la secte des Mormons ! Ajoutons que l'habile secrétaire, qui savait être souple, insinuante, réussit, du moins pour un temps, à regarnir la caisse.

La santé du Résurrecteur lui donna bientôt les plus grands soucis. Lui qui n'avait jamais été très « causant », se montrait de plus en plus renfrogné et taciturne. Evidemment, il souffrait. Nous ignorons quelle maladie allait l'emporter. Ce pouvait très bien être le cancer, mais nous manquons de détails sur les deux dernières années de sa vie.

Nous savons toutefois qu'au début de 1934, il dut s'aliter dans sa pauvre chambre du 37, boulevard Ornano. Sa compagne, qui l'avait toujours servi avec sollicitude, lui préparant ses repas, lui coupant sa viande, redoubla de soins, passant auprès de lui tous les moments qu'elle pouvait dérober à son travail.

En vain. Héliodore Fortin expira le vendredi 8 juin 1934, à deux heures de l'après-midi. Il avait eu quarante-cinq ans le 12 février précédent. Les quelques journalistes qui signalèrent son décès dirent tous, à peu près, comme l'auteur des *Petites Eglises de Paris*, qu'« après une agonie supportée avec la sérénité des sages et des saints, digne de la noble vie de charité qu'il avait menée, le Résurrecteur venait de succomber »³¹.

Mais, sur ce point précis, nous avons d'autres renseignements. Comme on pense bien, au moment suprême, des sentiments mal assoupis se réveillèrent dans le coeur du mourant et l'amènèrent à solliciter les derniers rites de l'Eglise. Elevée comme lui dans les traditions du catholicisme le plus authentique, son amie ne voulut pas y mettre obstacle . . . Encore fallait-il ne pas perdre la face. S'adresser aux prêtres de Notre-Dame de Clignancourt, toute proche, c'était s'exposer à une demande de désaveu, de rétractation, peut-être.

C'est probablement Marguerite qui décida qu'on solliciterait plutôt les bons offices d'un prêtre ami, l'abbé Emile Hutin, curé de Culey, dans la Meuse. On se connaissait depuis dix ans. Ce prêtre, qui fit exprès le trajet de cent soixante-quinze milles, écrivit quelque temps après à la famille demeurée au Canada : « J'eus le bonheur d'arriver

31. Geyraud (Pierre), *Les Petites Eglises de Paris* : 70.

assez à temps pour lui donner les secours de la religion, qu'il accepta avec une grande reconnaissance et en toute lucidité, puis il mourut paisiblement »³².

Et l'excellent curé ajoutait que, en dépit de son « système philosophique (sic) dont on pouvait discuter », Héliodore n'avait jamais cessé d'« aimer et de vénérer le Christ comme un bon chrétien doit le faire ». Nous ne voulons pas en douter : tout au plus pouvait-on le blâmer d'avoir, par souci d'éclectisme, fourvoyé Jésus dans la compagnie de Bêl, Mithra et Mammon !

Le billet de faire-part portait que l'« inhumation aurait lieu le 10 juin au cimetière parisien de Pantin. On se réunira à la maison mortuaire, à 15 heures très précises »³³. C'est un convoi de pauvre, comme l'avait désiré le disparu, qui partit ce dimanche-là du 37, boulevard Ornano, et s'achemina lentement vers le lointain cimetière. Il y avait une centaine d'assistants pour se pencher sur cette bière, qu'on descendit dans une concession nouvelle que l'oeuvre venait d'acquérir pour son fondateur. Y eut-il discours ? personne n'a pu nous renseigner à ce sujet.

Au surplus, on se réservait pour l'anniversaire, alors que serait inauguré le monument commandé à Nicolas de Kalmakoff, disciple fervent du Résurrecteur en même temps que sculpteur d'un indiscutable talent. Ce qu'il fit là doit être son chef d'oeuvre, car, par sa position sur un fond de verdure, par ses justes proportions, par l'heureux mariage du bronze et de la pierre, le tombeau de Fortin eût pu faire l'envie — osons-nous dire — d'un grand de ce monde, d'un ministre ou d'un chef d'Etat : par lui le Résurrecteur allait se survivre. C'est une stèle plate d'environ huit pieds de hauteur, en pierre légèrement ocrée, s'élargissant du bas et surmontée d'un chapiteau. Deux appliques de bronze : un grand médaillon où se profilent en relief les traits aigus du fondateur; tout au bas, un cartouche oblong portant un coeur enflammé et la devise qu'on connaît. La dalle de base se termine par une corbeille galbée que Marguerite, de son vivant, avait soin de tenir toujours amplement garnie.

32. Lettre du curé Hutin, 12 juillet 1934. (Archives de la famille).

33. Billet de faire-part. (Archives de la famille).

Les deux longues inscriptions en creux dans la stèle ne sont pas mensongères comme on en voit tant sur les tombes : on les qualifiera plutôt de . . . véhémentes !

La première a trait à un courant d'opinion qui prévalait dans les milieux français de gauche, en ces années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale : le désarmement des peuples, la tendance à une paix universelle. Or c'était précisément l'époque où Hitler se préparait à armer l'Allemagne jusqu'aux dents. Il fallait naturellement que le naïf Héliodore eût « donné » dans cette utopie ! . . . L'autre inscription, par contre, rappelait dûment la charité du de-cujus et ses grands espoirs en une vie meilleure. Au surplus, les voici l'une et l'autre :

RESURRECTEUR : fondateur du Résurrectoir. Le plus grand animateur de paix, lequel par son enseignement a prêché inlassablement le désarmement moral, pierre angulaire du désarmement des peuples.

Il a pratiqué la charité et la bonté ici-bas, et il est allé revivre et réaliser au cours de sa vie éternelle ses plus grands rêves et toutes ses espérances.

Enfin, de part et d'autre du médaillon, on lit : *Canada 1889, France 1934.*

Pour l'inauguration du monument, fixée au samedi 29 juin 1935, Marguerite avait lancé des cartes d'invitation portant l'effigie du feu Résurrecteur. Aux portes du cimetière, on se retrouva moins nombreux qu'au jour des funérailles, — une soixantaine tout au plus. La veille encore, elle gardait le lit, avec une forte fièvre; mais elle voulut se lever, et c'est elle qui prit la première la parole. Elle rappela comment, poussée par une force « irrésistible », elle s'en fut demeurer avec sa famille au Manitoba, où elle eut l'« insigne bonheur » de rencontrer Héliodore Fortin, « descendant d'une vieille famille française d'origine normande ». Elle ne manqua pas, naturellement, de souligner la si curieuse coïncidence de leur date de naissance; mais, avec l'exaltation qui lui était habituelle, elle ne se contenta pas de dire qu'ils étaient nés le même jour. Elle ajouta : *à la même heure ! . . .* Le reste du discours, après des félicitations méritées à l'artiste Kalma-koff, comportait l'éloge de la tâche accomplie par le fondateur et le

serment que faisait sa fidèle secrétaire de poursuivre sans relâche l'oeuvre si bien commencée³⁴. Puis M. Georges Porte, élu président du RÉSURRECtoire, révéla que depuis deux ans, près de 850 familles des quartiers les plus pauvres et de la « zone » étaient secourues par les nouveaux apôtres. Et il annonça en terminant l'ouverture prochaine d'une colonie de vacances pour enfants.

On aimera sans doute savoir ce que devinrent le RÉSURRECtoire et sa dévouée secrétaire après la mort du fondateur... Marguerite s'empressa de quitter la rue Joseph-Dijon et transporta le siège du culte dans un appartement, au 3-bis de la rue La Bruyère, en plein quartier Notre-Dame de Lorette. M. Geyraud³⁵, déjà souvent cité, nous raconte, dans un article intitulé *Qui sera Grand RÉSURRECteur ?* comment il s'y rendit, en 1937, et vit Marguerite officier. C'était justement un jeudi soir, à 8 h. 30, et elle s'était chargée de faire en personne l'enseignement diviniste, précédé et suivi d'une prière, suivant la coutume. Dans la salle, « aménagée en temple », il retrouva les « hallucinants tableaux symboliques », et Mme Constantin lui lut des passages du *Testament diviniste*, où, dit-elle sérieusement, « le RÉSURRECteur a consigné la révélation que lui a dictée Dieu lui-même ». Dans un premier paragraphe, Dieu le Grand parle comme à Moïse : « Je suis votre Dieu tout puissant, le serviteur des serviteurs... », mais, plus loin, son langage rappelle plutôt le style d'Héliodore : « Dieu le Grand, c'est moi aujourd'hui, mais hier c'était un autre habitant de mon corps... Oui, au cours de notre commune vie éternelle, nous sommes tous Dieu le Grand l'un après l'autre, etc... »³⁶

En 1938, Marguerite entreprit une nouvelle campagne de recrutement et de souscriptions, mais le succès fut plutôt mince. Et puis, l'année suivante, c'était la guerre !... La question posée par M. Geyraud demeura sans réponse et Héliodore 1er n'eut pas de successeur. Alors, la secrétaire sacrifia la « doctrine » pour se tourner uniquement vers le côté pratique du RÉSURRECtoire. La colonie de vacances fondée quelques années auparavant dans le Vaucluse était devenue

34. Plusieurs journaux populaires rendirent compte de l'inauguration (entre autres le *Journal*, *l'Ami du Peuple*, *L'Oeuvre* et *Paris-Midi* auquel nous avons emprunté les extraits du discours). Marguerite envoya à la famille du disparu divers extraits de presse. (Archives de la famille).

35. Anagramme de Guyader (Raoul).

36. Cf. Geyraud (Pierre), *Les Petites Eglises de Paris* : 69-71.

très populaire. Nous avons devant les yeux une photographie représentant Marguerite et ses auxiliaires au milieu d'une quinzaine de bambins et de bambines : les enfants n'ont pas l'air seulement fort bien portants, mais dodus et réjouis.

C'est vers cette époque que Marguerite publia (vraisemblablement à compte d'auteur) ses souvenirs canadiens, en y mettant un titre qui rappelait le livre de son frère couronné par le Goncourt : *Une femme se penche sur son passé*³⁷. Son but était de recueillir des fonds pour ses enfants et elle dédicença des exemplaires aux bienfaiteurs et bienfaitrices qui l'avaient aidée jusque-là. A côté de digressions sur l'histoire du Canada et de vaines considérations sur le sort malheureux des paysans de jadis, on trouve dans ce petit ouvrage des pages pleines de fraîcheur, des tableaux exquis, ainsi que maintes confidences intimes qui nous ont permis d'esquisser le portrait de l'auteur³⁸.

Ardente patriote, cette femme énergique devait forcément avoir, pendant l'occupation, maille à partir avec l'ennemi. Elle s'était d'ailleurs agrégée au maquis. Dès 1941, elle fut arrêtée et condamnée à trois mois de prison pour avoir, dit-elle, « souhaité tout haut la victoire de la Grande-Bretagne ». Elle devait être encore incarcérée à deux reprises pour de semblables motifs³⁹.

Vers la fin des hostilités — ou peu après — elle transporta le siège de ses activités à Nice. Le groupe enfantin prit le joli nom de *Nid familial* et fut bientôt connu et apprécié de la population locale. L'été, on conduisait les petits à Saint-Didier, non loin de Carpentras, dans une magnifique propriété, appelée « La Serignane », qui venait de la famille Villario. Quoique divorcée, Marguerite, en dépit de multiples contestations et procès, avait réussi *per fas et nefas* à garder la jouissance de ce domaine.

Toujours autoritaire et remuante, elle continua, malgré de constantes difficultés financières dont la presse niçoise se faisait l'écho, à

37. Constantin-Fortin (Marguerite), *Une femme se penche sur son passé*, Paris, Les Livres Nouveaux, s.d. (1939), in-12, 204 p.

38. Le seul défaut de ce petit ouvrage est d'abonder en coquilles typographiques : on en trouve jusqu'à dix dans la même page !

39. Lettre à l'auteur (Nice, 22 avril 1947).

mener *manu militari* l'équipe bénévole qui l'assistait, jusqu'à ce que la mort vint la surprendre, à l'âge de soixante-neuf ans, le 6 mai 1958, vers neuf heures du matin⁴⁰.

Fidèle jusqu'au bout à la mémoire de celui qu'elle appelait familièrement son Hélió, Daisy-Marguerite avait suspendu dans le bureau où elle recevait une photo très agrandie du monument funéraire.

Elle avait donc survécu à son ami pendant près d'un quart de siècle ! L'effet de ces années — et quelles années ! — avait été d'estomper dans le souvenir de ses disciples les traits si curieux du Grand Résurrecteur. On ne se rappelait plus, sans doute, que de son inlassable charité alors que, de son vivant, il n'avait pas rencontré que des admirateurs.

Certains n'avaient-ils pas osé le faire passer pour fou ? C'était bien mal le connaître. Evidemment, son costume d'apparat était clownesque et son système philosophique ou religieux — comme on voudra ! n'était ni original ni cohérent. Mais c'était tout simplement la projection dans la vie réelle des rêves et des espoirs de son cerveau : vouloir ressusciter en la personne de Dieu le Grand pouvait paraître par trop ambitieux; mais revenir dans la peau d'un bel Adonis choyé des dames, ou même plus uniment, d'un quelconque jeune homme normalement constitué : quel idéal ! Et il n'est pas très sûr que, chaque fois qu'il secourait un malheureux, il ne se sentît pas comme soulagé de sa propre infortune !

Il n'était pas toujours agréable de causer avec lui. Quand il le voulait bien, il pouvait, nous l'avons vu, faire illusion. S'il lui manquait les bases indispensables à la culture, il avait, en revanche, beaucoup lu et, grâce à une mémoire heureuse, presque tout retenu. Mais son cas était à peu près celui du pseudo-inventeur d'un sous-marin individuel, lequel, « échouant » (en chemin de fer) à Brest, port militaire, était accueilli récemment par les officiers de la place. Alors qu'on demandait à l'un d'eux si ledit navigateur paraissait sain d'esprit, il répondit finement : « Bien sûr, pourvu . . . qu'il ne parle pas de son invention ! » C'est-à-dire que, comme tous les monomanes,


40. Autre curieuse coïncidence dans la vie de cette femme : sa vieille mère, qui l'avait toujours secondée dans la mesure de ses forces, mourut le même jour, à 3 h. du matin !

Héliodore revenait vite, fatalement, à sa marotte. Et, dans les discussions d'ordre philosophique, il s'avérait aisément âpre, têtue, et même, eussent dit ses compatriotes : « ostineux » !

Et puis, il y avait dans leur existence cette liaison notoire que ni l'un ni l'autre n'avait voulu sanctionner par un mariage civil. C'était un sujet de scandale, — non pas strictement au sens biblique, vu le milieu taré où ils vivaient, mais plutôt comme l'entendent les gens du monde : quelque chose de shocking ! Les deux familles s'en étaient beaucoup émues.

Aussi le Grand Résurrecteur avait-il été parfois moqué, vilipendé et même — assure l'abbé Hutin — « calomnié » !⁴¹ Cependant, ce bon curé terminait sa lettre à la famille par ces sages paroles : « Malgré les faiblesses et les erreurs inhérentes à notre pauvre humanité, je reste persuadé que le bon Dieu, meilleur que les hommes, aura accueilli l'âme de votre parent avec grande miséricorde ».

Telle sera aussi notre conclusion.



41. Lettre déjà citée du 12 juillet 1934. (Archives de la famille).